

LETTRE XLIII

Saint Sévère Sulpice avait envoyé un religieux, nommé Victor, à saint Paulin, non seulement pour lui porter une de ses lettres, et une du prêtre Didier, mais aussi pour lui rendre service, soit en lui préparant à manger, soit en le soulageant dans ses infirmités. Ce bon religieux s'étant parfaitement acquitté de ses devoirs, voulut absolument s'en retourner, selon l'ordre qu'il en avait eu. Mais lors qu'il était prêt de partir, il fut retenu par plusieurs obstacles, qui le contraignirent de passer l'hiver à Nole, et d'y attendre le printemps. Dès qu'il fut arrivé, Victor prit ses mesures pour s'en retourner, mais il lui arriva une maladie si dangereuse, qu'il fut réduit à l'extrémité; et il en fut tellement affaibli, qu'il ne pût se mettre en chemin, que vers le temps des vendanges. C'était bien le temps que saint Sévère lui avait marqué pour son retour; mais ce ne fut que l'année suivante. Saint Paulin avait chargé de deux petites lettres, et de deux grandes, pour Didier, et pour Sévère, mais des quatre il ne nous est resté que celle-ci.

A mon très saint, très honorable, et très cher frère Didier, Paulin, et Therasie. Salut en notre Seigneur Jésus Christ.

Il y a quelque temps que je vous écrivis une petite lettre, que j'avais confiée à notre frère Victor, pour vous la rendre à son retour. Je vous mandais qu'il n'y avait point de sa faute, en ce qu'il avait tant demeuré chez nous; et que dès son arrivée, il voulut partir si promptement, qu'à peine eus-je le temps de vous écrire quelques lignes.

Néanmoins, cette précipitation lui fut inutile; car il fut contraint de retourner peu de jours après son départ, parce que l'hiver empêchait la navigation, et qu'il n'y avait point de sûreté dans les chemins. De sorte qu'il fut obligé de nous accorder par nécessité, ce qu'il avait refusé à notre amitié.

La maladie qu'il eut quelque temps après; fut aussi la cause de son retardement; car elle fut si violente, qu'il en pensa mourir, et ses forces en furent tellement diminuées, qu'il lui fallut beaucoup de temps pour les réparer. Comme nous n'étions pas éloignés du jour que l'on, devait célébrer la fête des apôtres, lors qu'il fut guéri, je crûs que ce serait une cruauté de le laisser partir, sans qu'il eût la consolation spirituelle d'assister à cette solennité. C'est ce qui m'a obligé de le retenir, jusqu'à ce qu'elle fût achevée, et qu'il pût vous en faire le reçu à son retour, en vous disant de nos nouvelles,

Pour ce qui regarde les lettres que j'avais écrites à l'homme béni de Dieu, notre cher frère Sévère, il paraîtra en les lisant qu'elles ont été faites avec précipitation, et à diverses reprises. Il y en a de très petites, à cause que notre frère Victor, voulant partir incessamment, ne me donnait pas le temps de les faire plus amples. Mais le long séjour qu'il a été contraint de faire chez nous, m'a donné lieu d'écrire de nouveau, et avec plus d'étendue.

Le cher frère Sévère m'avait mandé, de vous renvoyer ce messenger sur le champ, afin qu'il fût de retour pour la vendange; mais comme nous n'avons pu lui obéir, pour les raisons que je viens de dire, nous avons au moins tâché de faire en partie, ce qu'il désirait, en le renvoyant l'année suivante, dans le temps qu'il avait marqué.

S'il croit que les causes de son retardement ne sont pas justes, qu'il m'en attribue la faute; mais en même temps qu'il soit persuadé que c'est à ses prières que ce messenger est redevable de son retour. Car lorsque je le vis malade si dangereusement, sachant que mes prières ne seraient pas assez efficaces pour obtenir sa guérison, et croyant que Dieu le punissait, parce qu'en m'aimant, il aimait un pécheur, je demandai sa santé à Dieu, par le mérite des oraisons de notre frère Sévère; et je la demandai avec d'autant plus de ferveur, que la compassion me faisait sentir la violence du mal que Victor endurait.

Pour ce que vous me demandiez, en cherchant de l'eau douce dans un source amère, et un ruisseau au milieu d'un sable brûlant; je veux dire, en demandant la résolution de quelques questions difficiles, à un homme qui a peu de lumières, je crois que vous y satisferez mieux que moi; car j'ai lu dans le livre de la Sagesse, quelle *n'entrera point dans une âme maligne*; (Sag 1,4) et comme je me reconnais extrêmement coupable, je ne puis me flatter d'avoir quelque part à ses lumières, et je sais que mon cœur est trop plein de ténèbres, pour recevoir ses divines impressions.

Pour vous, mon cher frère, qui êtes un vase de pureté, et très agréable à Dieu, si vous avez reçu cet esprit de bénédiction, qui éclairait le patriarche aveugle, lors qu'il prédisait à ses enfants ce qui leur devoir arriver, exposez-moi par écrit les mystères du royaume de Dieu, et les

secrets de la Divinité, qui avaient été cachés dans tous les siècles, depuis la création du monde, pour être révélés jusqu'à la fin des siècles, par notre Seigneur Jésus Christ.

C'est lui qui est la règle de tous les saints, qui a été figuré par les patriarches, et annoncé par les prophètes. C'est lui qui a fait des merveilles par les apôtres, et qui accomplit tout en tout, parce qu'il a plu au Père tout-puissant que la plénitude résidât en lui, qui est le Principe, et la fin de toutes choses. Que si vous n'avez pas reçu ce don du ciel, pour ne l'avoir point encore demandé, dans la pensée que Dieu vous le donnerait bientôt, demandez-le, et vous le recevrez, selon la ferveur de votre foi, et la disposition de votre âme, qui étant plus active, et plus pure que vos sens corporels, sera aussi plus disposée à recevoir Jésus Christ, qui n'est possédé que par ceux qui ont l'esprit d'humilité, et la pureté du cœur.

Mais afin que vous ayez moins de regret, de ce que vous n'aurez pas trouvé en moi ce que vous en espérez, persuadez-vous, qu'il vous est arrivé à mon égard quelque chose de semblable à ce qui arriva au Sauveur du monde, à l'égard du figuier qu'il approcha, pensant cueillir du fruit pour soulager sa faim. Vous savez que n'en ayant pas trouvé, il le frappa de sa malédiction; de sorte que cet arbre, qui vivait quoique stérile, perdit la vie, et sécha par cette imprécation.

Toutefois, je vous prie, mon cher frère, qu'encore que je sois stérile comme cet arbre, de ne point exercer la même rigueur en mon endroit; et que si j'aie malheur de n'avoir point de fruit, du moins, que je ne perde point avec la vie, l'ornement de mes feuilles, Sc de mes fleurs. Souvenez-vous que ce divin Maître, étant plein de miséricorde, ne veut pas la mort du pécheur; et que ce n'est point l'arbre, qui est fa créature, qu'il a maudit, mais que c'est la paresse, et la négligence de celui qui l'avait planté, qu'il a frappé de sa malédiction.

Maudissez donc aussi ma stérilité, afin qu'elle ne produise jamais aucun fruit; que la fécondité que le Seigneur m'a donnée, en me plantant, puisse revivre parfaitement, pour lui donner le fruit d'une bonne volonté; et qu'ayant faim de mon salut, il puisse trouver en moi, non seulement des branches chargées de feuilles, mais aussi des fruits, qui soient dignes de lui.

Mais puisque nous parlons de ce figuier, il me semble qu'il est à propos d'examiner la difficulté, qui se trouve dans le récit que saint Marc fait de cette histoire : Car après en avoir dit les mêmes choses que les autres évangélistes, il paraît qu'il a voulu excuser cet arbre, de n'avoir point eu alors de fruit, puis qu'il ajoute ces paroles : *Car ce n'était pas le temps des figues.* (Mc 21,13) Si cela est, ne semble-t-il pas qu'il n'y avait aucun sujet de maudire ce figuier, puisque ce manquement de fruit ne venait pas de sa faute, mais de ce que la saison d'avoir du fruit, n'était point encore venue.

Pour résoudre cette difficulté, il me semble que nous pourrions dire des arbres, ce que l'Apôtre a dit des animaux : *Est-ce que Dieu se met en peine de ce qui regarde les arbres ?* (I Cor 9,9) N'est-ce pas plutôt pour nous que les choses sont écrites ? nous, dis-je, en qui Dieu veut trouver une viande qui lui soit agréable; car nous sommes son champ, et sa vigne, nous sommes l'aire où il vanne son blé, où il rejette la paille, et où il brûle la zizanie.

C'était donc du salut de l'homme qu'il était affamé, lors qu'il approcha de ce figuier; et c'était à l'homme qu'il demandait le fruit qu'il avoir en tout temps. Mais *étant venu chez soi, les siens ne l'ont pas reçu,* (Jn 1,11) et la synagogue des Juifs infidèles, étant devenue inféconde, n'a point donné le fruit du bon grain de la Loi, et de la doctrine des prophètes, qu'elle avait reçue.

Ce divin Sauveur s'est approché de cet arbre qu'il avait planté, et cultivé, pour cueillir le fruit qu'il devoir attendre de son travail. Mais, cette plante ingrate, au lieu de lui donner des fruits agréables, ne lui en a donné que de très amers : Ce divin Maître pensant y cueillir des raisins, n'y a trouvé que des épines; et lui qui avait planté une bonne vigne, et qui était lui-même la vraie vigne, et le raisin plein de douceur, a été contraint, par la malice de cette vigne ingrate, de boire du vinaigre brûlant. Ainsi, leur table est devenue un piège pour eux; leur raisin s'est changé en amertume, et leur vin est devenu aussi venimeux que l'écume d'un dragon dans sa rage.

Priez Dieu, mon cher frère, que notre vigne ne soit pas un rejeton de celle de ces malheureux, qui ayant eu l'honneur d'être la vigne de Dieu, sont dégénérés en vigne de Sodome. Car si Dieu ne vous avait laissé, par les branches des apôtres, un germe de vie, tiré de la racine des patriarches, qui ont conservé la semence de bénédiction, pour le salut des gentils, nous serions devenus par notre malice, semblables aux infâmes habitants de Sodome, et de Gomorrhe.

Mais, comme nous sommes dans la dernière heure, et que la cognée est déjà à la racine de l'arbre, pour couper ce qu'il y a de sec, et d'inutile, demandez, je vous prie, miséricorde pour moi, et qu'on me laisse encore un peu de temps; car il se pourra faire que le soin que vous prendrez de me cultiver, me rendra plus fécond en bonnes œuvres; et que la terre de mon cœur étant labourée par la crainte de Dieu, et engraisée par le fumier de l'humilité, deviendra plus fertile.

J'espère aussi que vous me rendrez si vigilant, que je serai toujours préparé, quand le Seigneur viendra; afin que si je crains dans son absence, je sois en assurance à son arrivée; et qu'à quelque heure qu'il vienne, je ne me trouve jamais endormi, ni les mains vides. Si dans le temps que je serai en colère, il me demande la douceur, et la paix, qu'il fasse par sa grâce que je ne résiste point à ce qu'il désire, que je ne souffre point que le soleil se couche, sans que je sois réconcilié; ni que la nuit s'approche, avant que j'aie rétabli le calme dans mon coeur.

Ce que j'ai dit de la colère, se doit aussi entendre des autres péchés; et je crois que c'est ce que le Seigneur a voulu nous apprendre, en cherchant du fruit dans un arbre, qui n'en devait point encore avoir : Car il n'y a point d'apparence, que celui qui voit les secrets du cœur, et les pensées des hommes, ne susse pas ce qui est connu, même des petits enfants, et des personnes les plus grossières; savoir, que les fruits ont leur saison, et qu'on ne doit point demander durant le printemps, ce que l'on ne recueille qu'en automne.

Il faut donc que ce divin Auteur de notre salut, qui nous a donné par ses exemples, et sa doctrine le parfait modelé d'une vie sainte, aie aussi voulu nous faire connaître par des choses sensibles, les vérités de ses mystères; et qu'il se soit servi du symbole des créatures privées de raison, afin d'apprendre à l'âme raisonnable ce qu'elle doit faire pour sanctifier sa conduite. Ainsi, nous pouvons dire que quand l'évangéliste dit qu'il chercha du fruit dans un arbre qui n'en devait point encore avoir, il veut nous faire connaître par cette conduite, que l'homme doit être prêt en tout temps de donner de bons fruits à Dieu. Car cet adorable Seigneur, qui prépare l'homme à l'immortalité, veut qu'il ait dans ce monde une espèce de durée perpétuelle, et qu'il n'ait pas du fruit seulement pour quelques saisons; mais qu'il soit prêt dans toutes les saisons de donner des fruits mûrs à celui, avec qui il doit demeurer éternellement.

VCO